

### 3

Ce matin, nouvelle intervention, ce coup-ci sur le chantier Neuhofer : je dois fermer la route à la circulation. Là, il faut que je donne une petite explication. Les frères Neuhofer ont hérité de leurs parents une maison à un étage et, ma foi, ça s'est révélé plutôt con. Comme chacun des deux frères aurait aimé fonder une famille, il aurait mieux valu une maison à deux étages.

Bon, aussitôt dit, aussitôt fait.

On enlève le toit, on ajoute un étage, une opération très simple en fait. Mais ils n'ont pu installer le conteneur à démolition que du côté jardin, parce que de l'autre côté c'est la route principale. Un axe terriblement important, été comme hiver, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tout le temps pour ainsi dire. Donc pas possible, d'où côté jardin. À un moment, le conteneur était plein et il a fallu le vider. Pas de problème. Une grue vient, lève le truc au-dessus de la maison, le pose dans la rue et on n'en parle plus. Du moins théoriquement.

Dans la pratique, il s'est avéré que le conteneur n'était pas bien arrimé à la grue. En dessous, il y avait le plus vieux des deux frères Neuhofer et paf, *exit*. Il était raplati comme une crêpe. Ou comme une *Palatschinken*\*, comme disent les

Tchèques. Une *Palatschinken* avec de la glace et de la crème et dessus un doigt de sauce à la framboise, y a pas mieux. Je lâcherais bien un jarret de porc pour une *Palatschinken*. Et les Tchèques les font si fines qu'on pourrait presque lire le journal à travers. Un rêve. Mais là, je m'égare. En tout cas, le Neuhofer est maintenant raplapla comme une crêpe, il est mort bien sûr, et je n'ai plus qu'à fermer la route et appeler les services d'inspection du travail. Les pompiers ramassent les morceaux. Et l'histoire de la maison à deux étages est aussi réglée, on remet le toit dessus, enterrement et basta.

« C'était pas un beau cadavre, hein Franz ? me dit Flötzinger trois jours plus tard au repas d'enterrement.

« Non, dis-je en prenant une gorgée de bière.

— Il était complètement en bouillie, hein ?

— On peut dire ça.

— Comment on arrive à mettre ce truc dans un cercueil ?

— Faut demander aux croque-morts, je touche pas à ça !

— À moi, tu peux me demander, dit Simmerl en se fourrant un bout de viande dans la bouche.

— À toi, pourquoi ? veut savoir Flötzinger.

— Parce que je peux t'expliquer en détail comment on fait de super boulettes de viande avec de la viande hachée. Au fond, on ne s'y prend pas autrement.

— C'est vrai, de super boulettes », dis-je comme ça, et je ne peux m'empêcher de ricaner. Mais Flötzinger ne rigole pas, il balance sa serviette dans son assiette à moitié pleine et cherche le chemin des toilettes.

« Il est un peu sensible, hein ? me demande Simmerl avec un sourire en coin.

— Oui », je réponds.

Sinon l'ambiance est assez bonne, comme elle peut l'être à un repas d'enterrement. Les visages déconfités au début, puis le repas, le schnaps, le gâteau, le schnaps rebelote et alors la convivialité s'installe.

Ce n'est pas de la tarte avec les Neuhofer, parce qu'ils meurent de drôles de façons. La mère par exemple. La mère, il faut le dire, était gravement dépressive. Pas toujours, mais sur la fin. Depuis que son mari était mort, en fait. Elle avait peur de tout. Panique à l'état pur. Elle ne pouvait même plus descendre du premier étage sans antidépresseurs. Et ça durait comme ça toute la sainte journée. Rendez-vous chez le coiffeur : crise de panique. La route à traverser : crise de panique. Changement de saison : crise de panique. Alors, rien d'étonnant à ce qu'elle soit partie tout d'un coup dans la forêt et qu'elle se soit pendue au premier arbre venu, non ?

Et avant ça, l'histoire du père Neuhofer. Il était électricien. On aurait donc pu penser qu'il s'y connaissait. Mais non, il prend une décharge en installant la nouvelle cuisinière électrique chez lui. En matière d'électronique, on me prend plutôt pour une buse. Mais même moi, je sais qu'il faut couper le courant. Apparemment il a oublié. Parce que, quand toute ta vie tu mets le courant et tu le coupes, ça peut arriver. Oui, c'est la routine qui lui a été fatale.

Ce que je voulais dire en fait, c'est que les Neuhofer ne meurent pas comme tout le monde. Mais plutôt de façon inhabituelle. Oui, voire dramatique. On pourrait même se faire de drôles d'idées. N'importe quel auteur de polar se délecterait d'un sujet pareil. Mais un accident reste un accident, si tragique

soit-il. Pour finir, dans la famille maintenant il ne reste plus que le Hans. Et qui sait ce qui l'attend !

Le soir la Mémé nous cuisine un haché de poumon à l'aigre. Après, j'ai le besoin urgent de faire couler ça. Je ne sais pas si ça vient du poumon ou plutôt du Neuhofer aplati comme une crêpe, en tout cas c'est comme ça et je vais chez Wolfi. Je suis à peine devant ma bière que Flötzingger arrive parce qu'il s'ennuie chez lui, sans sa famille. À peine a-t-il lui aussi sa bière que la porte s'ouvre et Mme Benz entre avec le bonnet. Louis II est content et le bonnet aussi. Mais pas Mme Benz, elle houspille Flötzingger : pourquoi il n'est pas venu comme convenu pour le chauffage ? Elle dit qu'il fait un froid de canard et qu'elle va mourir de froid s'il ne vient pas bientôt. Je lui demande si je dois lui prêter mon radiateur infrarouges mais elle n'en veut pas.

Flötzingger lui dit de se calmer et de boire un verre. Et là des cris de putois, incroyable ! Parce que, en effet, elle veut un chardonnay.

Et Wolfi dit : « J'ai pas. »

La Benz est furieuse.

« Alors je prends un prosecco », dit-elle.

Wolfi : « Je n'ai pas de prosecco non plus. »

Elle ne lâche pas : « Un verre de vin rouge peut-être ? »

Là, Wolfi visiblement soulagé, dit : « Oui, j'ai un bon lambrusco. »

La femme est alors passablement désespérée : « Le lambrusco n'est pas un vin rouge. Du moins pas au sens classique du terme. »

Au sens classique du terme !